

COLLÈGE DE FRANCE

CHAIRE D'ASSYRIOLOGIE

LEÇON INAUGURALE

faite le Vendredi 26 novembre 1999

PAR

M. JEAN-MARIE DURAND

Professeur

Monsieur l'Administrateur,

Mes chers Collègues,

Mesdames et Messieurs,

Le dernier recensement a montré que le territoire national était peuplé de soixante millions de personnes. Si vous réfléchissez, maintenant, qu'il y a en tout et pour tout six chaires d'Assyriologie en France, vous voyez que la proportion est d'une pour dix millions d'habitants. Si vous songez en outre que quatre personnes se partagent ces six chaires, et que les maîtrises de conférence se réduisent à un couple, la race des universitaires Assyriologues français reste néanmoins un peu plus nombreuse proportionnellement que celle des Pandas dont il n'existe pour un milliard et demi de Chinois, que quelques spécimens, à l'abri dans des Zoos, il est vrai, moins prestigieux que le Collège de France.

Une discipline rare mais dynamique

Pourtant cette discipline rare dont vous contemplez à l'heure actuelle un sectateur est loin de représenter une science en voie de disparition. Lorsque j'y suis arrivé, il y a trois dizaines d'années, l'Assyriologie était une façade prestigieuse. Ceux qui en avaient la charge, lecteurs de tablettes – ou fournisseurs de tablettes –, siégeaient tous, à une vigoureuse exception près, au sein d'une illustre Académie. Un public fidèle observait des horaires immuables, dont certains perdurent encore aujourd'hui. Parfois survenait une tête nouvelle. J'ai été moi-même un de ces derniers arrivés avant que tout ne change.

La situation est, en effet, aujourd'hui, exactement inverse et le flot des jeunes que drainent les enseignements universitaires vers les vieilles chaires a donné à ces dernières une nouvelle verdure. C'est justement cet intérêt des étudiants pour des matières auxquelles rien ne prédispose dans notre système éducatif ou culturel qui fait penser que la discipline n'est pas encore prêt de s'éteindre : si beaucoup ne font que passer et si rares sont ceux qui restent, il faut y voir l'effet du peu de postes que la République affecte au sein de la Thélème du CNRS aux disciplines marquées du stigmate de l'érudition.

Redécouverte du Proche-Orient ancien

Notre Orientalisme s'intéresse pourtant à l'une des deux plus anciennes terres où l'Histoire est née et où se trouvent, jusqu'à enquête ultérieure, les plus vieilles villes humaines. De ce point de vue, l'Égypte et la Mésopotamie sont cousines. Les deux disciplines ne pèsent pourtant pas le même poids dans l'imaginaire français. Cela ne s'explique pas uniquement par le fait que les Pyramides représentent la projection de la constellation d'Orion sur le Plateau de Gizé alors que le courroux divin a détruit la Tour de Babel. Il faut aussi y voir le produit de leurs origines et de la façon dont elles se sont constituées.

La gloire intangible d'un Champollion se comprend aisément. Il réussit le premier un grand déchiffrement et le décryptage de la pierre de Rosette a été une belle compensation pour la Campagne d'Égypte, qui avait si glorieusement commencé.

La reconquête des langues du Proche-Orient s'est passée, en revanche, de façon moins spectaculaire et en plusieurs étapes. Le Proche-Orient a toujours été sous le signe du mélange : il fallut combiner trois langues sans liens aucuns entre elles : vieux perse, babylonien et élamite, produit des efforts d'une communauté de chercheurs, non exploit d'un surhomme. Cela se passait, en outre, loin de chez nous, en terres britannique ou germanique ; l'entreprise ne devint française que parce que l'un des déchiffreurs, Jules Oppert, fit en 1847 de notre pays sa patrie d'adoption. Professeur d'allemand au lycée de Laval puis de Reims, après la poursuite de ses efforts – l'établissement de la polyphonie des signes et la découverte

d'une quatrième langue ancienne, le Sumérien –, il se vit en 1874 élire au Collège de France, à cinquante ans.

De toute façon, le souvenir qu'on avait en Europe de cette proche Asie était orchestré aux péans de Salamine et de Marathon où notre mère l'Hellade avait résisté au déferlement des Barbares. Hérodote, éloquent laudateur des Pharaons et autres Scythes, avait surtout raconté beaucoup d'horreurs sur Babylone. Les lecteurs de la Bible gardaient l'image de la « prostituée des Nations », lieu de la confusion des langues, dont les rois broutaient l'herbe des champs.

Enfin, si l'Égyptien était une langue « venue d'ailleurs », le Babylonien paraissait proche des langues sémitiques. Or, un Renan, grand maître du sémitique – et, alors, grand maître à penser tout court –, eut des réticences à retrouver dans les transcriptions du babylonien ce qui faisait à ses yeux une langue sémitique ; cette suspicion, ainsi que l'opiniâtreté d'un Gobineau à vouloir faire son propre déchiffrement, n'ont pas constitué un concert très heureux autour du berceau d'une Assyriologie contestée, dès sa naissance.

Pourtant, en d'autres pays qui accordaient à la Bible une importance plus grande que des terroirs strictement catholiques, les progrès du déchiffrement et les publications des textes anciens eurent à la fin du XIX^e siècle un considérable retentissement.

Il n'y avait pas un siècle que l'ironique Voltaire avait considéré les coquilles fossiles comme perdues par les pèlerins de Compostelle et voilà qu'on disposait des originaux des textes bibliques, dont le spectaculaire récit du déluge ! Les Chroniques universelles qui nous reliaient, an par an, à notre père Adam, par les généalogies de Noé, David et le Christ, n'étaient ainsi que computes de fantaisie !

En Angleterre ou en Allemagne, l'ébranlement fut formidable. La reine Victoria se déplaça à la *Royal Asiatic Society* écouter la conférence de George Smith sur le Déluge babylonien ; l'empereur Guillaume II se crut obligé d'assurer le président de la *Deutsche Orient Gesellschaft* par lettre publique que, quoique travaillant l'Assyriologie avec Franz Delitsch, il croyait toujours « au seul Dieu unique » et que « fond et contenu (de l'Ancien Testament), ..., Dieu et ses œuvres », restaient tels quels.

L'Assyriologie au Collège de France

Depuis Jules Oppert, l'Assyriologie – au moins au sens large – a été régulièrement représentée au Collège de France.

Pour m'en tenir aux titulaires les plus récents, j'ai assisté après 1970 à la fin de l'enseignement de René Labat, sans pouvoir en profiter vraiment. J'en garde le souvenir reconnaissant d'un parfait honnête homme, à la vaste culture, excellent pédagogue. Spécialiste des textes techniques assyro-babyloniens, il s'affrontait encore, tout à la fin de sa vie, aux mystères de l'Élamite et déchiffrait les difficiles tablettes hépatoscopiques qui venaient d'être trouvées à Suse par Roman Girshman.

Son successeur au Cabinet d'Assyriologie fut Emmanuel Laroche, un spécialiste des langues et des écritures d'Anatolie, lesquelles sont plus diverses que le seul cunéiforme. Il fut un maître dont la fécondité et la justesse d'inspiration étonnent. Beaucoup de son œuvre est aujourd'hui caduque, car il eut l'audace de publier vite, dans un domaine de recherche de pointe. Mais à ceux ou celles qui le corrigent aujourd'hui je rappellerai le bonheur de ces pygmées qui, juchés sur des épaules de Géants, voient plus loin !

L'Assyriologie, *stricto sensu*, fut restaurée après Emmanuel Laroche, en 1986, au profit de Paul Garelli. Dès avant le Collège, s'était constitué autour de lui un groupe de jeunes chercheurs français, car la discipline venait d'entrer dans la vieille Sorbonne. L'originalité de

Paul Garelli est d'avoir été le premier historien dans un univers hanté jusque là par des philologues. Son intérêt l'avait porté à l'étude des archives de marchands paléoassyriens retrouvées en Cappadoce : recherches concrètes autant par le genre de la documentation que par l'attention portée sur le terrain à la géographie historique. Sa problématique s'élargit aux Assyriens ultérieurs : comment ces petits affairistes avaient-ils pu concevoir l'idée d'un empire universel ? Le titre des *Mélanges* que deux élèves reconnaissants lui offrirent, à l'occasion d'une Rencontre Assyriologique Internationale à Paris, décrit l'ampleur de son œuvre : *Marchands, diplomates, empereurs*.

Mes chers Collègues,

C'est dans le respect du Père fondateur que j'ai voulu garder à cette chaire où vous m'avez élu, convaincus par la bienveillante amitié de Georges Le Rider et l'éloquente parole de Claude Hagège, l'intitulé « Assyriologie » et que je n'en ai pas cherché un autre consonnant mieux à l'air du temps. Mais pas plus que l'habit ne fait le moine, l'intitulé ne révèle la recherche. Avec mes travaux et ceux qui les partagent, c'est le Nord et l'Ouest du Proche-Orient, c'est-à-dire la région Syrienne, pour lui donner son nom moderne, plus que l'Iraq traditionnel, du Nord ou du Sud, berceau et cimetière du cunéiforme, qui vont être à l'étude, même si l'Assyriologie forme un tout où la recherche porte sur trois millénaires et si les textes du Centre restent nos classiques.

I. DISTINGUER LES SAVOIRS, SANS LES SÉPARER

Dans l'accueil qui est fait sur le terrain à la documentation neuve une dramatisation particulière orchestre la découverte de l'objet inscrit. Le « texte » garde en effet dans l'inconscient des chercheurs, plus qu'un caractère de trésor, une valeur magique, crédit qu'il est d'informations tenues pour « objectives » ou « explicites ». Dans la pratique, il est de bon ton cependant de prononcer un divorce irrémédiable entre les « mots des textes » et les « choses déterrées » qui ne coïncident pas. Effectivement les structures ruinées livrent souvent peu d'objets et de peu de valeur, alors que les textes parlent – aussi prolixement qu'obscurément – de trésors évanouis. On en est venu à postuler une béance existentielle entre deux univers, l'un de matière et l'autre d'antimatière.

Cette vue de la recherche récente n'était pas celle de nos prédécesseurs et c'est là diviser le savoir, alors qu'il faudrait distinguer des états du savoir.

Pré-histoire et histoire des Origines

L'opposition entre les deux approches – dont il n'est pas question de nier les spécificités – paraît justifiée par l'invention de l'écriture, drame qui a coupé la documentation humaine en deux moments irrémédiables.

C'est là trop tôt ou trop tard.

L'écriture n'est pas le fait de civilisations, plus géniales ou plus mûres, dont quelques générations – incitées ou contraintes par le développement de leur société – ont inventé, d'un coup, l'écriture pour fonder l'État, en Mésopotamie, en Égypte ou en Chine. Cette attitude réductrice colle trop à la description plate de données locales. L'écriture est le résultat d'un très long processus, aux motivations multiples, qui remonte au moins aux peintures pariétales, premières représentations du monde extérieur, fragment en fait d'une conduite humaine bien plus diversifiée, celle qui pendant des millénaires, a tendu à signifier les choses, composer des messages, faire que la trace en survive, jusqu'à ce que se trouve généré un système minimal

de représentations, codées parce qu'à la fois démotivées et remotivées. En Iraq du Sud, le matériau argileux employé à la fin du IV^e millénaire en a conservé une trace. D'autres textes ont disparu parce que notés sur un support périssable. On disposera même un jour d'autres écritures. Le Proche-Orient a déjà donné des « textes » inanalysables, bien antérieurs à Sumer.

Ces « idéogrammes sumériens » dont on salue avec émotion l'apparition à la fin du IV^e millénaire ne sont cependant qu'une réalité instable et contradictoire, en perpétuel déséquilibre entre notionnel, appel de sons ou phonétisme, héritière d'anciennes représentations réalistes, mais déjà grosse de l'évolution qui devait mener à la création de l'alphabet qui, lui, est la grande conquête, celle où pour la première fois, en notant la consonne, l'homme s'est trouvé poser une existence qui n'est plus une donnée immédiate de son expérience. Les textes sumériens ne constituent d'abord qu'un plus documentaire, où peu à peu s'individualise le savoir. Ils s'ajoutent aux fragments de la documentation archéologique et la complètent par des informations philologiques, puis chronologiques ; en aucun cas ils ne génèrent un discours d'un nouveau type et ils n'ont d'autonomie que celle de leur technique. Leur apparition ne distingue pas une pré-Histoire d'une Histoire et, pour l'heure, l'histoire de Sumer archaïque, dans la mesure où elle peut exister appartient à l'archéologue.

Pas plus qu'une hirondelle ne suffit à faire le printemps, le texte ne suffit à faire l'Histoire. Mais il faut ajouter que si un vol d'hirondelles peut, à partir d'une collection raisonnablement nombreuse de volatiles, « faire un printemps », nulle masse documentaire ne génère par son simple poids le discours historique, et cela n'est pas une vérité encore bien comprise. Pour presque tout le troisième millénaire, le texte reste un objet philologique, de plus en plus complexe. Petit à petit, se constituent des dossiers qui permettent – en certains points du territoire – des instants de discours sur la société humaine d'alors, mais le document est surtout terrain de chasse des lexicographes.

Une société qui disparaît

Quand je suis arrivé en Orientalisme, j'eus l'impression d'accéder à un monde encore humide du Déluge, où les hommes venaient d'être chassés de la Tour de Babel tant leurs langues sentaient le neuf : le triconsonnantisme radical akkadien s'incarnait dans une morphologie sans fantaisies de façon si rigoureuse qu'on la disait « mathématique » ; c'était avant que les langues n'inventent les verbes irréguliers. Mais que dire du Sumérien où sonnait encore la voie de la première humanité, si vraiment primitif qu'il n'avait pas dépassé le monosyllabisme, agglutinant à la chaîne des éléments qui *tous* avaient encore, surtout dans le verbe, leur valeur d'origine ? Et vraiment qu'en sumérien « a » signifie « eau », voilà une preuve dirimante de ce balbutiement originel.

Aujourd'hui, on a moins l'impression d'assister à l'aube de l'humanité. La recherche a prodigieusement élargi l'horizon et les petites cités sumériennes ne sont plus ces îlots habités au milieu de marécages, parce que l'on a restauré les circulations humaines de l'époque qui vont loin de par le monde. En revanche, il est possible de répertorier ce qui, peu à peu, sous nos yeux, disparaît alors que se constitue la documentation écrite. Témoins, les pierres levées utilisées dans le culte ou lors des cérémonies de commémoration, pratiques à la dégradation progressive, dont nous pouvons saisir l'amuissement jusqu'à ce que s'abolissent les termes de référence. Elles forment désormais – de la Syrie occidentale à l'Anatolie – un grand ensemble magico-religieux auquel font encore écho les récits bibliques.

Et de même, les termes de structure sémitique, comme ceux qui notent les assemblées populaires, les parcours des nomades, les bétyles, témoins de vieilles structures pré-textuelles, mais sans plus d'apparement dans les immenses lexiques récents. Il y a de fait entre les

textes syriens qui les attestent encore et la Bible ou le Coran, de XIV à X siècles ou de XXXIII à XXV siècles de différence.

Enfin, ce Sumérien primitif au monosyllabisme rigoureux a bien des chances d'être l'ultime avatar d'une langue phonétiquement très usée. Qui devinerait le latin *aqua* sous le monosyllabe français /o/ ?

De même que le texte met très longtemps à permettre un discours articulé sur la société, il est possible de monter depuis des périodes plus récentes à l'assaut de sociétés et de langues qui se croient bien retranchées dans les ténèbres inexpugnables du néolithique. Il y a là, tant du point de vue linguistique que religieux, une aventure formidable déjà engagée et que je compte bien poursuivre.

Cet appel à la non-séparation des deux domaines de notre Orientalisme est d'autant plus nécessaire qu'ils tendent eux-mêmes à se diviser et se morceler en sous-secteurs qui s'ignorent.

II. CARACTÉRISTIQUES DE LA DOCUMENTATION CUNÉIFORME

Division du savoir et spécialisation

Par exemple, tout chercheur en cunéiforme, il n'y a pas si longtemps – telle fut ma propre pratique – se devait d'aborder toutes ses époques et un peu toutes ses langues. Dans l'absence quasi complète de répertoires, grammaires et dictionnaires, chaque débutant avait la tâche harassante de recommencer la science à son usage : il devait ainsi se fabriquer son propre dictionnaire, un glossaire standard interfolié, annoté de lectures d'inédits ou de références bibliographiques.

Aujourd'hui, la documentation qui s'est multipliée rend de plus en plus improbable cet « humanisme cunéiforme » des origines et l'enregistrement et la manipulation informatiques des corpus particuliers ont fait exploser en spécialisations multiples le savoir généraliste. Les hommes-orchestres de jadis ont été remplacés par des virtuoses impeccables, savants plus assurés dans leur domaine, sans que l'imagination créatrice y gagne toujours.

L'érudition est le mal endémique de la science.

Une documentation « ouverte » et « en désordre »

On peut caractériser la documentation assyriologique en disant qu'elle est à la fois « ouverte » et « en désordre ».

Elle est ouverte, d'abord, parce que du fait de la sédimentation archéologique, les niveaux du III^e, voire du II^e millénaire, périodes d'extension de cette culture, sont souvent hors notre atteinte ; la montée de la nappe phréatique a peut-être scellé pour toujours les niveaux anciens de Babylone, y compris sa I^{re} dynastie, celle du grand Hammu-rabi. Nulle estimation n'est possible de ce qui est encore *in situ*. L'argile de ces documents étant indestructible, des lots très importants attendent certainement dans leurs lieux d'archivages originels, ou au moins là où les Anciens les ont mis au rebut. Or, peu de métropoles sont fouillées, voire identifiées. Les centaines de milliers de documents entreposés dans les musées, après un siècle et demi d'existence de l'Assyriologie, ne représentent donc que le sommet de la pointe de l'iceberg enfoui. Différence notable entre l'Assyriologie et l'Antiquité classique : si nous raisonnons, comme toujours pour les périodes anciennes, à partir de restes documentaires, nul ne peut prévoir ce qui sera un jour disponible. Le seul lot d'Ébla, découvert en 1975, remonte de six siècles la connaissance de toute la Syrie occidentale. Mari,

pour une période utile de vingt ans, a bouleversé nos évidences. Un exemple : l'horizon au XVIII^e siècle de la grande dynastie iranienne des Sukkal-mah se limitait, il y a dix ans, aux archives d'une de ses capitales, Suse. Un seul nom d'année de Hammu-rabi faisait allusion à un conflit avec elle. Vu l'importance géopolitique du plateau, son éclipse au moment où florissaient dans la plaine les dynasties amorrites était inexplicable. Nous savons, depuis la Rencontre assyriologique de Gand de 1989, qu'en fait les Iraniens exerçaient leur hégémonie sur le Proche-Orient, jusqu'aux abords de la Palestine.

Beaucoup de nos « périodes obscures » et autres « Moyen-Âges » n'existent donc que faute de documentation encore disponible.

On peut dire aussi de cette documentation qu'elle est « en désordre » parce qu'elle provient surtout de fouilles illicites. Les collections cunéiformes de nos musées y sont souvent entrées par voie d'achats. Or, la destruction de la notion d'archives, c'est-à-dire la dissociation de ce qui était gardé ensemble et dont la proximité entraîne questionnement, a généralisé un classement des textes par « types ». Ce principe a présidé à la publication même de textes retrouvés lors de fouilles régulières, tels ceux d'Ur, qui ont explosé en textes littéraires, administratifs, lettres, actes juridiques, inscriptions royales, jusqu'à ce que Dominique Charpin regroupe les multiples tablettes par locus de fouille – simple, assurément, mais il fallait le faire ! – et que réapparaissent les ensembles antiques : on y a gagné, entre autres, la situation des textes littéraires sumériens dans la société de l'époque.

Désormais, ces textes « sacrés » où l'on voyait, outre les grands mythes de la Cité, des légitimations de conquêtes ou des prétentions impériales, selon des schémas opérationnels à d'autres époques, se présentent comme œuvres routinières de lettrés, à l'ombre des temples dont les prébendes les faisaient vivre, et exercices d'école. L'exemple de ces prébendiers du temple de Sîn à Ur a eu son écho dans le traitement d'autres lots documentaires de Musées, qui, une fois repérés, ont ressuscité dans leur concret des groupes sociaux, allant bien au delà de l'étude philologique, et surtout de vues conventionnellement idéologisantes.

Pour refaire le coup, il faut naturellement qu'amateurs ou musées n'aient pas éparpillé les documents, ne permettant plus que les regroupements prosopographiques, non l'étude des activités. En fait, il n'y a jamais eu jusqu'ici possibilité d'aborder de façon synchrone une société Proche-Orientale dans son entièreté. Chaque époque possède des dossiers privilégiés, intéressants, mais partiels : ainsi, étudier la condition des petits paysans signifie que l'on s'intéresse aux campagnes autour d'Aššur, vers le XIII^e siècle av. notre ère. Les seules recherches possibles à toute période sont la reconstruction de la prosopographie ou l'étude des textes idéologiques.

La première produit des recherches hautement spécialisées qui concernent surtout ceux qui y sont impliqués ; la seconde qui catalogue une rhétorique obligée entretient l'impression d'une représentation immuable du roi ou de la religion.

Beaucoup ont tenté, dès lors – dans la logique naïve de cette unité mésopotamienne – de reconstruire la société Proche-Orientale en combinant ces dossiers privilégiés, à travers périodes et régions. Est-il dès lors étonnant qu'on obtienne une vision étale de ces mondes où vivrait une « société immobile » ?

Pour obtenir une vue synchrone et polymorphe de la réalité mésopotamienne, il faut d'abord cesser de bourlinguer dans les millénaires et par les provinces, et chercher une documentation qui réponde à des critères précis :

– on doit savoir les motivations de sa rédaction et dans quelle proportion elle nous a été gardée ;

- on doit saisir ses événements dans leur singularité, non dans leur seul aspect conceptuel ;
- ses rédacteurs doivent avoir été assez diserts pour nous livrer les contextes, non des faits à la sécheresse ambiguë ;
- son ampleur doit lui faire inclure les secteurs statistiquement rares, qui échappent généralement au domaine de l'écrit ;
- sa richesse lexicale doit être assez diverse pour identifier sûrement les termes par lesquelles la société se répertoriait et ne pas se limiter à l'étude de fonctions ;
- sa durée doit être suffisante pour que s'y manifeste un devenir, tel l'impact de la mode sur l'onomastique ou le vocabulaire des habits, mais pas si longue que l'on ne puisse postuler la solidarité des informations.

Ce type de documentation se trouve dans les vingt mille tablettes d'argile réparties sur vingt ans, qu'André Parrot exhuma dans les ruines de Mari entre 1934 et 1939.

III. APPRÉCIATION D'UNE DOCUMENTATION HISTORIQUE

La poutraison en flammes qui s'est écroulée en 1758 avant notre ère sur le palais de Mari rend possible une évaluation de l'archive qu'il a scellée, exercice qui n'est – pour l'heure – réellement possible que là.

La documentation interne

– La documentation interne concerne la gestion des denrées stockées au palais. Des paniers de tablettes jetés aux remblais permettent de jauger l'énorme masse rédigée pour les vingt ans de règne ininterrompus des deux derniers souverains. Si les tablettes périmées étaient recyclées dans un peu d'eau pour former de nouveaux supports d'écriture, le peu qui reste permet néanmoins de reconstruire la population du palais et sa hiérarchie et de constater que cet univers royal considéré comme un repaire de guerriers et de politiques était constitué uniquement de femmes.

Pour les activités industrielles, au premier rang desquelles celles qui concernent le métal, on voit que le texte n'était pas un simple compte-rendu, mais toujours la légitimation d'une dépense ou l'aveu d'une perception. Il n'y a pas d'endroit dévolu à l'enregistrement ; la personne du roi, seul juge des activités, crée le lieu de rédaction : sa chambre à coucher, le *hammâm*, la cour, la chapelle, la terrasse, bref là où il se trouve quand on lui rend compte. Quand le roi partait, les textes étaient toujours rédigés dans sa proximité, fût-ce très loin à l'étranger, puis ramenés avec lui. En l'absence du roi, il n'y avait donc plus de texte écrit au Palais. Les vrais actes d'enregistrement étaient sur les lieux de stockage ou de transformation, silos ou ateliers. Périodiquement, les administrateurs devaient se déplacer au Palais avec leurs comptabilités pour « crier leurs comptes » ; certains de ces textes ont été transportés, pour son édification, chez le roi où ils ont été retrouvés.

Ceux donc qui croient retrouver le concret d'une économie palatiale en mettant bout à bout les petits textes comptables font, mais sans le savoir, du droit administratif.

La littérature épistolaire

– La documentation externe très riche se compose surtout de lettres.

Le rêve de tout historien – tenu à un « discours véridique » et plus à analyser qu'à penser – est assurément de se muer en « rapsode », disparaissant derrière des citations « authentiques » cousues les unes aux autres. Les textes de Mari seraient un champ idéal pour un tel exercice : nul écrivain ancien ne nous a raconté – ni gauchi – son histoire et nous avons à disposition des matériaux primaires analogues à ceux sur lesquels ont travaillé les historiens antiques, et aujourd'hui pour la plupart perdus, comme les documents d'État et la masse des archives locales, au jour le jour. L'historien de Mari a les moyens d'être son propre Tite-Live. Et il peut même rêver d'être un Tite-Live meilleur, le talent littéraire réservé, car il n'est pas de parti pris avec ces vieilles gens ou ces faits au delà de toute prescription.

Il convient donc de décrire ce paradis historique.

Pluralité des informateurs

Avoir accès à une pluralité d'informateurs – le plus souvent spectateurs ! – revient surtout à constater des divergences, même pour les dates. Que les rapports soient personnels et motivés, cela n'est que banalement humain. Mais, à qui privilégie « l'authenticité épigraphique » à l'encontre de « la réécriture annalystique », je signale que Mari permet de repérer les moments de démente scribale qui fait écrire un nom à la place d'un autre. À ces occasions nous entendons les administrateurs se lamenter qu'il ne faudrait jamais poster une lettre sans l'avoir relue !

Un texte exemplaire sur ce genre d'informations naïves est ce que nous avons appelé les « trois morts du roi Zuzu ». Zuzu fut un de ces innombrables trublions de Syrie du Nord, jusqu'à tant que Dieu, faute de lui ouvrir les yeux sur une plus sage conduite, les lui fermât, au soulagement du roi de Mari. Le fait est narré dans une grande lettre où se succèdent des messagers qui annoncent : l'un, que Zuzu est mort de maladie (il s'est « empli de l'eau du dieu »), l'autre qu'il est « tombé de la muraille sur le nez », un dernier, enfin, qu'il est « mort tout soudain ».

Un historiographe classique rend généralement compte de telles « traditions autour des faits » par une contamination : « Déjà malade, Zuzu tomba d'une muraille et mourut sur le coup. »

Les relais de l'information

On peut à loisir observer les « relais de l'information ».

Tout le monde n'a pas accès au roi, à qui doit aboutir toute nouvelle, ni ne peut lui faire tenir une lettre. Les gouverneurs à la tête des administrations locales ont la charge de la poste et sont *de facto* les grands informateurs. Ils sont tenus par serment à leur entrée en fonction de rapporter tout ce qu'ils constatent, ou qu'on leur dit, et sans rien omettre. Nulle part n'aura été moins vrai l'axiome *De minimis non curat praetor*. On écrit : « Sire, il fait grand vent et j'ai trouvé six truffes. » Si l'on dit tout, c'est que tout est signe de Dieu. Le roi avec ses devins est seul à juger de l'insignifiance éventuelle d'un événement.

En fait, ce n'est pas tant qu'une information soit vraie qui importe au gouverneur, mais de transmettre le plus fidèlement ce qu'il sait. Il a deux sources : l'écrit et « l'entourage ». Ce dernier n'est pas la « rumeur », comme on l'a souvent dit, car il peut s'agir d'informateurs nommés. Si les nouvelles écrites sont privilégiées, c'est qu'il est loisible de faire passer la tablette reçue au roi qui jugera ; dans le cas d'un message oral, il y a risque de déformation lors de la transmission au Palais. Quand une information convergente est obtenue, cela s'appelle en langage de gouverneur une « confirmation », selon le principe qu'un dire multiplié est bien plus vrai qu'un propos unique. En fait « confirmation » est un modernisme,

le terme signifiant au propre « affirmation ». Mais « être affirmé » et « être vrai » sont synonymes en Akkadien.

De toute façon, le roi, une fois informé, prend les oracles et le dieu lui dit ce qu'il faut en penser et quoi faire.

Les tabous de l'information

Nous constatons en outre les tabous auxquels est soumise l'information. Elle subit une préparation : préside à sa transmission un code, inspiré tant par la politesse que par la prudence. La langue de l'époque ne connaît que le terme qui signifie « porteur de bonnes nouvelles ». Le fait est corroboré par la pratique de l'hébreu. Il s'agit là d'un trait général de la civilisation proche-orientale, dont un tableau célèbre du Musée d'Orsay donne la contre-épreuve.

Voici une missive embarrassée qui annonce au roi trois choses : la première : une invasion de sauterelles ailées, la pire, vient d'arriver de la steppe ; elles ont dévoré les cultures de grain, mais précise le gouverneur, il en reste la moitié ; la deuxième : la grand-porte de la ville s'est effondrée, mais rassure le gouverneur, c'est plutôt la partie intérieure, vers la ville ; à l'extérieur, le glacis de la muraille est intact. La troisième information, c'est que, pour le reste, tout va bien.

La lettre est typique.

Outre les catastrophes, il faut parfois dire des vérités désagréables. Le code de politesse veut qu'on recoure à un langage médiat, par apologues ou multiples proverbes, peut-être créés pour l'occasion.

Le roi raconte ainsi à son trop sévère vizir l'histoire de la chienne qui donne les bons conseils à ses chiots, sans les suivre. La réponse du ministre montre que la leçon a été entendue, et médiocrement appréciée.

Mais voici comment on admoneste le roi lui-même, quand on est un des principaux notables. Les salutations faites, la lettre poursuit :

« Lorsque des graines de plantes ont été semées avec le (bon) grain, la pointe de ces plantes sort au moment des pluies ; l'homme la frappe de son talon et la détruit.

« Lorsqu'une mauvaise herbe a germé avec les légumes dans un jardin, l'arrache-t-on pas et la laisse-t-on pas à la porte ?

« L'homme à qui on a versé une préparation bouillante, soit ses entrailles lui brûlent, soit, lorsqu'il prend la coupe et que sa main lui brûle, il verse dans un autre plat ce liquide chaud et (ce dernier) perd de sa force. »

Le reste de la lettre est plus explicite : « Sire, débarrassez-nous d'un tel qui est un méchant ! »

L'exposé tient tout entier à l'accumulation de vérités d'expérience, mais si les deux premières qui paraphrasent à leur manière la parabole du bon grain et de l'ivraie, sont communes, la troisième qui décrit la mésaventure de qui se brûle les entrailles s'il n'y prend garde, est un clair avertissement au roi.

Les refus de l'information

On constate enfin que la transmission de l'information est soumise à de sévères restrictions. Tout ne passe pas par l'écrit.

– Si le sujet est confidentiel, on peut naturellement écrire sur l’enveloppe d’argile qui protège la lettre « Secret défense », pour éviter de la faire lire par n’importe quel secrétaire ; mais c’est en même temps attirer l’attention : une enveloppe s’ouvre aisément, beaucoup savent lire et les routes sont peu sûres. La Chancellerie de Mari était elle-même emplie de lettres interceptées au hasard de la capture d’un messager.

– Souvent, la tablette se contente d’un : « C’est très grave ; veuille mon Seigneur écouter le porteur de la présente ! »

– Pour des sujets brûlants, enfin, on se déplace et on n’écrit pas.

Frustration terrible pour l’historien voyeur ! La plupart des informations secrétissimes sont perdues, et c’était là un résultat voulu ! Une affaire scandaleuse racontée en détails est généralement sous le signe de l’anonymat, par décence, ou par prudence : dans cette société où « nommer » et « créer » coïncidaient en essence, il valait mieux taire le nom du coquin.

Les pillages

À toutes ces auto-restrictions de la documentation, il faut ajouter les dégâts du temps : le bris des documents lors de la fouille – il était, faut-il s’en consoler ?, inévitable –, mais aussi le pillage dès l’Antiquité. On constate, aujourd’hui, qu’en même temps que la soldatesque entraînait dans le palais pour le mettre à sac, les administrateurs du vainqueur avaient trouvé accès à la Chancellerie du vaincu pour lire ses archives et apprendre enfin les dessous du jeu diplomatique, les promesses faites ou les renseignements communiqués. Hammu-rabi, trop vieux, n’avait pas conduit lui-même l’attaque de Mari ; les archives internationales les plus récentes furent donc déménagées à Babylone où l’on dut en tirer les conclusions qui importaient.

La commémoration

Mais ce corpus fascine par le recours constant à la commémoration, remembrances de jadis et naguère. Les lettres en abondent ; les chefs coutumiers Bédouins s’en délectent. On voit là se constituer le discours historique qui fédère la communauté, lui donne ses modèles, légitime ses actions. Ces textes suppléent pratiquement à l’absence des exposés théoriques que nous a laissés l’Antiquité classique. Nul appel au bon sens ou à la logique : tout repose sur « la coutume des Ancêtres » et les « droits acquis » énumérés. Il peut être fait souvenance anonyme, « du temps des Pères... », mais le plus souvent il s’agit d’une réalité qui a l’épaisseur d’une vie d’homme, remontant, sans le dépasser, à l’aïeul qui a certainement été connu.

Certaines compositions autonomes systématisent cette mémoire et devaient servir lors du culte des Ancêtres. L’une qui commente les règnes, éponyme après éponyme, a ainsi gardé le souvenir d’une éclipse de soleil, concomitante à la mort du roi et à la naissance de son successeur, qui devait être le plus grand de la dynastie.

Richesse infinie d’informations primaires, dont la masse fournit cependant plus d’aperçus sur la mentalité de l’époque et la transmission de l’événement, qu’elle ne nous assure d’un discours plus strict sur la réalité historique !

IV. SUR-DOCUMENTATION ET IMPORTANCE RÉELLE D’UN SITE

Quand je suis arrivé en Assyriologie, la preuve de l’importance politique et culturelle de Mari résidait, outre l’ampleur de son tell, dans la masse de sa documentation, de sa « bibliothèque » de vingt mille manuscrits comme allait jusqu’à dire son heureux inventeur.

De fait notre discipline pâtit d'une contrevérité tenace : ce dont la documentation est parvenue jusqu'à nous a été le plus important dans le passé. Dans la pratique de la recherche, régions et époques hors de notre atteinte souffrent non pas d'un manque d'information mais d'un vide existentiel, vaste désert « ubi sunt ursi et leones ». Tant est fort, malgré d'universelles protestations, l'argument *a silentio*, alors que déjà Thucydide avait remarqué que l'on aurait mauvaise idée de l'importance respective d'Athènes ou de Sparte, à la contemplation de leurs vestiges !

Une époque de disette

Maintenant que ses tablettes sont à peu près toutes lues, il apparaît que Mari, point d'aboutissement des textes, documente en fait autant, sinon plus, sur le monde qui l'entoure que sur elle-même.

Or la « grande Mari », centre de la documentation, se révèle d'une importance moindre que celle d'autres lieux non documentés directement. Les grands centres sont bien là où on les attendait : la région de Bagdad à l'Est, mais surtout Alep en Syrie. C'est là que se trouvent les concentrations humaines les plus importantes, les terres fertiles, les portes ouvertes sur la périphérie infiniment plus riche et aux productions plus diverses que la Mésopotamie elle-même. Au milieu, transhument et s'installent les Bédouins, créant aux lieux propices des établissements aux fortunes changeantes, revivifiant épisodiquement des villes anciennes.

En ce milieu du XVIII^e siècle avant notre ère, la Mésopotamie est, de façon générale, un monde finissant, déchiré par ses incessantes querelles et présentant tous les signes de la décadence. Avant tout la paucité de la population : le royaume de Mari, soit les trois provinces centrales, devait compter de vingt à trente mille âmes, à en juger par les recensements et les rôles de l'armée. Mari, elle-même, résidence du roi et site des bâtiments de prestige, était sans doute une acropole vide, ceinte par des villages agricoles. L'irrigation grâce à laquelle était censée se nourrir son abondante population ne tenait qu'à coup d'incessants travaux que chaque crue mettait en péril.

En revanche se manifeste une grande richesse intellectuelle et morale : généraux capables et bons administrateurs géraient un grand dénuement ; l'ingéniosité humaine suppléait ainsi aux caprices d'une nature marâtre. Cet équilibre instable ne tenait que par le dévouement, corps et âmes, des subordonnés et grâce aux expédients des autorités, allant jusqu'au pillage des voisins.

Ces textes racontent ainsi le début de l'irréversible décadence qui succède au pic du début du second millénaire et dont le terme fut la destruction de Babylone en 1600 par les Hittites. Là se situe la grande coupure au Proche-Orient. Alors s'organisent dans un monde où il n'y a plus que des relents des Origines, civilisations et ordres nouveaux : Aššur et Babylone à l'Est, objets de l'Assyriologie *stricto sensu*, ainsi que les États occidentaux qui élaborent l'alphabet.

L'abandon d'une vision traditionnelle

Les textes de Mari permettent, pour ce XVIII^e siècle avant notre ère, autant de restaurer le jeu des solidarités qui unissent et qui divisent, qu'ils révèlent les particularismes ; de ce fait, beaucoup de généralités tenues pour des réalités sont réduites à de purs *flatus mentis*.

L'opposition nomades et sédentaires

Ainsi la dualité établie entre nomades et sédentaires en Mésopotamie ancienne confondait, en réalité, « nomadisme » et « nomenclature tribale ». On s'était en outre trop vite satisfait d'une distribution des gens en « sédentaires » (les villes) et « nomades » (les steppes), tout en leur attribuant des économies complémentaires : un couple qui vivrait mal ensemble

mais où l'un ne pourrait se passer de l'autre. Cette vision, non pas simple mais simpliste, est à remplacer par la constatation que ce monde Proche-Oriental est tout entier, villes et campagnes, d'extraction bédouine, où les gens se classent en tribus, subdivisées en clans. Selon les terroirs et leurs ressources, ces Bédouins sont installés plus ou moins durablement. Dans les régions à production instable, en général en deçà l'isohyète des cultures sèches, toute communauté villageoise se sépare en deux groupes dont l'un emmène les troupeaux communautaires à l'herbage, quelque fois très loin au delà des frontières du royaume, tandis que l'autre reste sur place à constituer des réserves de grain, ce dernier ne servant pas seulement à faire du pain ou de la semence, mais surtout avec la paille et le sel, à l'engrais des animaux.

Le poids du religieux et du culturel sur le politique

L'originalité locale mésopotamienne est l'exercice du pouvoir par le contrôle de la divination et de l'écrit.

Comme l'autorisation de l'action repose entre les mains du dieu, on en avait conclu que le devin exerçait une sorte de *diktat* sur l'activité royale, faisant dire aux dieux ce qu'il voulait que le prince entendît. De la même façon, les scribes auraient confisqué l'écrit à une quasi totalité d'illettrés.

En fait, la culture de tout responsable le rendait à même de voir si l'interprétation du foie sacrificiel était fantaisiste ou truquée. Il y avait certes des arrangements avec le Ciel – de très remarquables textes montrent l'élaboration d'une casuistique subtile pour contourner le mauvais vouloir du Dieu –, mais c'était Lui qui avait le dernier mot, et pour la gloire du roi.

À un certain niveau social, en outre, la plupart savaient – plus ou moins bien, il est vrai – manipuler l'écrit. Si des princesses, mal mariées, veulent écrire leurs misères au roi leur père, elles le peuvent, malgré gaucheries et ratures. On ne leur apprenait donc pas uniquement le tricot, comme on le croit trop souvent.

Les rapports de la divination ou de l'écrit avec le politique ont été généralement mal posés parce que l'on n'a pas envisagé à côté de la « rédaction » du texte l'aspect de sa « lecture ». Pour les alphabétisés que nous sommes, écrire et lire forment un couple indissociable. En fait, le contrôle est au niveau de la lecture, la technique à celui de la rédaction. Pour ne prendre qu'un exemple, les textes administratifs en idéogrammes et par tableaux (et telle est la structure d'un foie divinatoire !) supposent une lecture globale, qui répond à une autre pratique que celle d'un texte continu, en phonétique.

V. L'ASSIMILATION DES DONNÉES NOUVELLES

Nous avons enfin, pour le XVIII^e siècle avant notre ère, une vue d'ensemble du Proche-Orient cunéiforme qui le décrit autrement qu'en termes du I^{er} millénaire.

Purifier une science de sa propre histoire, la façon dont elle s'est constituée, lui faire abandonner ses références, voire ses manies traditionnelles, représente réellement le XIII^e travail d'Hercule, celui avant lequel il préféra mourir. Ainsi l'Assyriologie s'est-elle constituée à partir des textes irakiens qui illustrent des situations du I^{er} millénaire. Or, que penser aujourd'hui de Babylone illuminatrice de l'Orient et de son pendant nordique, Aššur ?

Mari les montre tard venus dans un Proche-Orient déjà très ancien.

Nous avons pu écrire Dominique Charpin et moi-même un article sur « Aššur avant l'Assyrie » et la conception politique des « serments jurés », pierre angulaire de l'ordre

impérial assyrien, est bien d'origine occidentale, comme l'avait pressenti André Lemaire, et non pas indigène.

En ce qui concerne Babylone, une pierre de touche de son rayonnement était la diffusion du mythe de la Création du monde, jusqu'aux bords de la Méditerranée où le *Combat de Ba'al et de la Mer*, à Ougarit, et celui de Yahweh contre le Léviathan, dans la Bible, faisaient échos à la lutte du babylonien Marduk contre l'Océan primordial. Le mythe de la Création ne pouvait pas avoir été emprunté car il a pour seule motivation de glorifier Babylone, Lieu originel et Centre politique du monde. Il sous-tend de façon naturelle une vision théologique de l'Histoire : toute dynastie humaine apparaissant ou disparaissant en fonction de l'exactitude du culte rendu au dieu Marduk, selon un schéma de fidélité ou d'insoumission qui régule aussi les rapports entre Yahweh et ses rois.

Désormais, dans l'Ouest, un autre que Marduk, Adad – celui que l'on connaît encore sous le nom de Ba'al –, est, dès le XVIII^e siècle, le protagoniste du mythe de l'affrontement à la Mer, et bénéficie d'une théologie identique. L'œuvre babylonienne n'est donc que la remotivation locale d'un héritage occidental. De plus, son élaboration théologique a tous les traits d'un récit dégradé qui, au lieu des hautes sanctions morales divines de l'ancien temps, n'offre plus qu'un catalogue d'inobservances rituelles, qui constituent autant d'historiettes plutôt bêtasses.

Mais considérer que le texte de référence de la Babylonie du I^{er} millénaire est originaire d'ailleurs que de Babylone, représente un bouleversement de ce qui a été dit jusqu'ici, dans l'idée un peu imprudente qu'il n'y aurait pas de documentation nouvelle et antérieure, ce qui est le cauchemar propre aux théoriciens.

VI. COMMENT PEUT-ON ÊTRE ASSYRIOLOGUE ?

La question peut être posée dans la France actuelle de la même façon que nos ancêtres se sont demandé : « Comment peut-on être Persan ? »

Mais pour la prendre autrement, c'est aux plus jeunes que je m'adresserai, leur disant : « Ne restez pas dans vos bibliothèques ! Vos cyclotrons et vos télescopes à vous sont vos entreprises de terrain. Allez y chercher, quelle que forme concrète qu'elle prenne, la documentation primaire nouvelle ! Observez y surtout, au contact des originaux ou en participant aux dégagements des fouilles, comment se constituent les évidences épigraphiques et archéologiques que répètent ensuite doctement et avec assurance les livres de vos Bibliothèques ! »

Et je leur dirai aussi que, si leur documentation est bien choisie, ils trouveront dans l'Antiquité le concret et la vie dont on ne crédite que des périodes bien plus récentes.

Personnellement, une fois immergé dans ce corpus protéiforme de Mari, bien des fois j'ai connu la perplexité et souvent dû renoncer à des conclusions aussi passionnantes que hâtives, mais la familiarité crée l'empathie et bien de ces Bédouins d'il y a quatre millénaires me sont plus vivants et présents que certains de mes contemporains.

Vrai, votre démarche sera affaire de patience, souvent harassante, mais elle ignorera à jamais l'ennui !